

## *Une croqueuse d'hommes*

**J'**ai beaucoup regretté la plus singulière de mes collègues de lycée après sa mutation en Alsace. Tout n'est pas que tristesse dans la vie quand des êtres vous laissent un souvenir souriant. Je relis avec plaisir le petit texte suivant que j'ai écrit il y a quelques années.

*« Tout en lorgnant sur les colifichets ornant la gorge nue du buste délicat, les professeurs collet monté et bon chic bon genre adressent à Carmen des sourires hypocrites, et si le proviseur sourcille à peine devant les collants bigarrés sous les mini-jupes affriolantes et les immenses châles bariolés sur lesquels ruisselle une longue chevelure ondulante, c'est que Carmen ne ressemble à personne.*

*Si les formes pulpeuses du corps sont soulignées par un attifement insolite dans le cadre d'une salle de classe, le profil de madone de la Renaissance italienne est si pur, le regard sait se faire si ingénu et si aimable qu'il aimante en faisant oublier le reste. Le corps n'en est pas moins là avec son désir à l'affût, toujours à l'affût, infatigablement croqueur et vorace.*

*La petite Juive espagnole originaire d'Afrique du Nord a longtemps roulé sa bosse, seule, en Algérie et en Amérique centrale où elle a goûté aux hommes de toutes races comme d'autres se régalaient de friandises exotiques. Une fois, elle m'a raconté, secouée par un petit rire lubrique, qu'elle en avait essayé quatre dans la même nuit avec une égale délectation.*

*J'ai vu pleurer Carmen toutes les larmes de son corps lorsque l'Algérien Salah, qui savait lui donner tant de plaisir, l'a quittée pour faire sa vie avec une autre. À juste titre, je ne me suis pas*

*trop inquiétée : quelques jours plus tard, l'insatiable me confiait en effet son regret de ne pas avoir séduit un collègue récemment muté à l'université de Lyon. Je me suis étonnée, car l'homme, courtaud et râblé, toujours en train de grattouiller un nez acnéique, me semblait dépourvu du moindre attrait malgré sa vive intelligence. »*

## *Une femme au grand cœur*

**C**armen, en dehors de la passion sexuelle, a celle de l'humanité et donc de la justice en ce monde. On peut compter sur elle pour tous les combats. Après tout, ses prouesses érotiques la regardent et, vraisemblablement, on n'extirpera jamais la luxure la plus débridée de la planète, ce qui n'est en aucune façon l'un des objectifs des militants révolutionnaires les plus puritains. La trentaine déjà bien avancée, a fini par prendre sous son aile maternelle Yves, un professeur d'allemand très cultivé atteint de sclérose en plaques. Un acte fou comme n'en sont capables que des gens mûs par un amour qu'on peut qualifier de christique. Sur la nature de cet amour difficile, elle est toujours restée plus discrète que sur ses joyeuses frasques d'autrefois.

La première fois que j'ai rencontré Yves, il boitait et souffrait de troubles d'élocution. Il ne pouvait plus enseigner, car on l'aurait pris pour un homme pris de boisson. Tout l'après-midi, nous avons parlé de littérature et du mouvement situationniste dont il se réclamait. Elle étant dans la mouvance trotskiste, je ne comprenais pas trop ce qu'ils faisaient ensemble, mais ils avaient l'air de s'entendre parfaitement et se sont finalement mariés. Bien que casée sentimentalement, Carmen n'avait aucunement renoncé à son excentricité vestimentaire et aux petites agaceries de son œil fripon et de sa bouche en cœur, l'amour et le sexe étant deux choses bien séparées dans son esprit.

Un jour, le couple est venu me rendre visite chez moi en Lorraine. Yves marchait avec une canne et parlait avec beaucoup de peine ; ses gestes étaient désordonnés, mais heureusement, il parvenait encore à écrire. Carmen m'avait apporté une liasse de

feuilles de cahier d'écolier chiffonnées et abondamment raturées : ses poèmes sur lesquels elle voulait avoir mon avis. Éblouie par ses images d'un baroque flamboyant, un miracle que ne laissait supposer en rien le langage de la jeune femme dans la vie quotidienne, je lui suggérai d'ordonner ce fouillis en un recueil cohérent, bref de faire un bouquet harmonieux de ces fleurs éparpillées. Pour le moment, me répondit-elle, elle se contentait d'envoyer quelques textes à des revues régionales.

Quelques mois plus tard, Carmen m'a appelée, des sanglots dans la voix. Yves, lors d'un voyage à Munich, s'était amouraché d'une jeune paralytique avec laquelle il entretenait depuis lors une correspondance soutenue. Désormais, les époux vivaient séparés dans la même maison, car elle souffrait de la morsure intense de la jalousie.

– Laisse-les vivre cet ultime amour, ai-je dit, c'est une lumière pour ces existences mutilées, sans doute la dernière pour ton mari.

Carmen s'en est trouvée réconfortée. J'ai appris peu de temps après la mort d'Yves et la nouvelle vie en couple de Carmen avec un militant de choc de son parti qui venait de perdre son épouse. La vie continue et le corps réclame son dû...

Aujourd'hui, je lis de temps à autre des nouvelles et des romans de Carmen qui mériterait de trouver un bon éditeur, tant son style subtil et raffiné rend compte à merveille des ressorts psychologiques de ses personnages. C'est en la lisant que j'ai compris combien Yves avait été important pour elle, beaucoup plus profonde que je ne l'avais cru.

Quel plaisir j'ai eu en la revoyant l'année dernière avec son rire cristallin, sa longue chevelure qu'elle rejette en arrière d'un geste bien à elle ! C'est toujours la même, un peu fatiguée par les ans tout de même mais encore si pleine de vie...

## *Un souvenir hideux*

*Le 15-2*

Tristan vient me chercher à la gare de l'Est au retour d'une semaine passée en Bretagne dans sa famille à l'occasion des fêtes de fin d'année alors que moi je viens de rendre visite à mon frère. J'écris le surlendemain même :

*« Dans le hall d'arrivée où il m'attend les mains dans les poches de son pantalon, il ne se distingue guère de la mêlée au-dessus de laquelle je le place ordinairement : son air un brin penché scrutant avec une légère inquiétude le flot des voyageurs chiffonne ses traits pas particulièrement fins, ses cheveux gras et mal coupés s'agglutinent en paquets désordonnés, sa cravate trop large pour sa carrure et un beau pantalon neuf gris jurent avec une vieille veste enfilée sur les bourrelets d'un pull-over trop long.*

*Il s'empare de mon sac au milieu de formules banales et je le suis en m'interrogeant sur ma présence auprès de cet homme que je ressens souvent comme un élément étranger dès lors que nous nous trouvons hors du cadre familial de nos rencontres. Je trotte derrière mon compagnon qui, transi, fend hardiment la nuit qu'arrose sans trêve une petite bruine glacée. J'attends placidement mais avec une migraine croissante son retour devant l'entrée des hôtels. Comme l'amour romantique s'avère fragile sans la tiédeur de belles nuits étoilées et le confort de demeures bien chauffées !*

*Épuisée par la quête infructueuse d'un abri pour la nuit, je maudis les hautes bâtisses indifférentes et blâme en moi-même l'imprévoyance de Tristan. N'avons-nous pas l'œil hagard et méchant de bêtes humaines à la recherche d'un gîte ?*

*Un hôtel d'apparence modeste, situé au cœur d'une rue tranquille, nous accueille enfin avec des relents de grailon, des*

*escaliers moquetés de rouge carminé à auréoles douteuses nous conduisent vers une chambre laide à vomir au dernier étage. Après l'inspection des draps, je me glisse dans le lit et pose en visière mes doigts gonflés par le froid sur mon front migraineux. L'immonde bidet dans un coin, les meubles vernis des années soixante et les gros pétales des fleurs bleues baveuses de la tapisserie qui me tirent la langue me donnent la nausée.*

*Je tente de m'intéresser aux présents donnés par la famille de Tristan, pose quelques questions sur son séjour en Bretagne, puis nous ne trouvons plus rien à nous dire. Comme nous n'avons pas faim, nous décidons de ne plus ressortir. Tristan revêt un vilain pyjama de pépé et j'allègue une grande fatigue pour lui tourner le dos.*

*Le lendemain matin, le petit-déjeuner dans la salle à manger exigüé aux tentures d'un rose saumon poussiéreux nous rapproche un peu. Malgré ma fatigue consécutive à un sommeil agité et à des scrupules divers, je suis fermement décidée à ne pas gâcher la journée qui s'ouvre sur le visage plein d'attente patiente de Tristan usant de l'un de ses plus précieux atouts, sa voix bien timbrée aux inflexions tendres ou fermes selon la nature de ses propos. Dans le quartier du Marais, il attire mon attention sur les détails de vieilles et nobles façades, malheureusement de gros flocons soufflés brusquement par la bise mettent fin à notre poétique flânerie dans le temps.*

*Nous trouvons refuge dans les salles agréablement chauffées du musée Picasso. Mon admiration pour la pure beauté classique du corps de logis, la majesté de l'entrée et l'ingéniosité de l'agencement intérieur reste à ce point sans écho que j'entame ma visite des lieux sans plus me soucier d'un compagnon apparemment peu intéressé par mes observations.*

*Dans le même silence méditatif et quasiment religieux se retrouvent dans les salles des femmes racées richement vêtues de vison, des soixante-huitards à cheveux longs et des messieurs bien mis du monde officiel de la culture promenant hautainement leurs mines expertes ; seules les familles désireuses d'édifier leur progéniture un peu bruyante et les sportifs en survêtement échoués là par hasard à cause du temps maussade apportent une petite note discordante.*

*La monumentalité de certaines œuvres me réconcilie avec mon siècle, capable encore de produire avec une force dénuée de mièvrerie. Le jaillissement impétueux de l'imagination proluxe de Picasso, sa frénésie sensuelle, son énergie vitale débordante, le déchaînement de son instinct, tout cela est traduit néanmoins avec une rigueur impitoyable et me renvoie à mes propres préoccupations : dominer l'émotion et le lyrisme en le coulant dans une forme stricte où rien n'est laissé au hasard. J'apprécie surtout les œuvres aux formes simples et fermement encadrées par un trait net, car, pour moi, l'intelligence se situe dans la précision et ne s'étale pas dans l'explosion chromatique où les contours sont dilués.*

*Je pressens que Tristan déteste ce trop-plein de moi-même que j'espère moi aussi mettre en forme à l'aide de mes modestes moyens. Je sais que rien ne me détournera de mes tâtonnements artistiques et que je ne me laisserai enchaîner d'aucune façon.*

*J'ai poussé un soupir de soulagement quand j'ai regagné le soir même ma maison et les miens. »*